Ce sera bien à tort car mon départ est son œuvre. Il m'était facile de tout quitter alors. Je ne le voulus point, pour montrer d'abord que j'avais été indignement traité et ensuite que j'avais trop de cœur pour laisser une femme dans l'adversité.

2° En second lieu, j'étais dégoûté depuis longtemps d'être à charge aux autres et de ne pas avoir de position fixe. Je ne suis pas ambitieux, mais j'aurais voulu une position qui me permit de vivre honorablement sans être à charge à personne. J'avais honte de n'être pas capable à trente ans de nourrir une famille.

3° Enfin depuis longtemps j'étais souffrant. Je me sentais épuisé, usé. Je me disais qu'un de ces jours j'allais tomber tout-à-fait et être à charge aux miens sans pouvoir rien faire pour eux. Je voyais la misère à la porte, car je n'aurais osé demander davantage. Alors j'ai pris un suprême parti. Une fois disparu je n'avais rien à craindre pour ma famille, car je savais que des personnes amies en prendraient soin.

Cependant il ne faudrait pas croire que ce sacrifice ne m'a pas coûté. Dieu seul sait ce que j'ai souffert et ce que je souffre encore. On n'est pas père pour rien. C'est surtout le souvenir de ma petite fille qui me tue. Elle m'aimait tant, la pauvre enfant. Tenez, je termine car les sanglots m'étouffent et j'ai besoin de pleurer.

Je vous prie de communiquer cette lettre au père Chiniqy, qui a été si bon pour moi et si généreux à mon égard. Quoi qu'il puisse penser, je ne suis pas un ingrat. Je conserverai toujours dans mon cœur le souvenir de ses bienfaits.

Votre affectionné en Christ,

L. MARTIN.

Lettre à l'Archevêque de Montréal.

MONTRÉAL, 26 mai 1890.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'écrire à Votre Grandeur de Montréal même. Ce seul mot sera sans doute en lui-même toute une révélation pour Votre Grandeur. Je suis donc retourné à ma famille. Cependant je prie Votre Grandeur de ne pas penser que ce fût mon intention de la tromper. Non, j'étais sincère lorsque je discutais avec Elle la question de mon départ, mais j'avais trop compté sur mes forces. Il m'a été impossible de vivre loin de ma famille.

La pensée de mes chers petits enfants devenus orphelins dans un âge si tendre me hantait continuellement. Je m'imaginai à tout moment les voir me sourire et tendre leurs petits bras vers moi et cette idée fixe me causait une torture indicible.